Document généré le 12 août 2025 17:34

Recherches féministes

Joëlle Papillon, *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 199 p.

Catherine Dussault Frenette

Volume 33, numéro 2, 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1076625ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1076625ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dussault Frenette, C. (2020). Compte rendu de [Joëlle Papillon, *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 199 p.] *Recherches féministes*, *33*(2), 202–205. https://doi.org/10.7202/1076625ar

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

un lieu particulier. Il est dommage de ne pas avoir intégré cet espace de sociabilité comme un des lieux d'expression d'une activité publique ou sociale de ces femmes, à la lisière précisément des espaces sexués auxquels elles semblent être assignées/et revendiquer. Elle cite ainsi la fréquentation des cercles de fermières, qui, bien que ne regroupant que des femmes, leur permet de sortir des espaces domestiques traditionnels où elles paraissent confinées, même en l'absence des hommes.

Au total, voici un ouvrage fort riche qui expose une analyse très fouillée des rapports entre hommes et femmes dans la région de Charlevoix, travail solidement étayé par une étude d'histoire orale qui donne toute son originalité à l'enquête menée par l'autrice. Il y manque, sans doute à cause du parti pris ethnographique, une historicisation qui aurait pu faire voir les transformations dans les rapports de genre qui ont eu lieu avec la Révolution tranquille.

Je m'interroge aussi sur la signification des références internationales sur les migrations qui, certes, permettent d'appuyer certaines affirmations, mais qui restent relativement éloignées du propos de l'autrice, car il existe une grande différence entre les migrations transnationales et les migrations saisonnières.

Enfin, il me semblait également lire à travers les propos de l'autrice une sorte de transgression des stéréotypes de genre, avec l'affirmation d'une fluidité des rapports de genre, peut-être pas explicite mais tout à fait présente dans les pratiques rapportées par les femmes interrogées. En ce sens, leurs pratiques témoignent bien souvent des rapports d'homosocialité entre femmes, ce qui m'avait frappée quand je travaillais sur l'action des cercles de fermières et que l'on trouve dans nombre d'organisations et d'action féminines. Cela serait-il la véritable signification de ces paroisses de femmes, annoncées dans le titre?

YOLANDE COHEN
Université du Québec à Montréal

⇒ Joëlle Papillon

Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux
Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 199 p.

Partant du postulat que la tradition occidentale allie désir et masculinité (p. 1), Joëlle Papillon propose, dans son ouvrage *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*, tiré de sa thèse de doctorat, une lecture critique des diverses manifestations littéraires de la subjectivité désirante et de l'agentivité sexuelle au féminin. L'objectif de l'autrice est ainsi de mettre en avant l'expression des désirs au féminin, laquelle, loin d'être « un phénomène récent », a plutôt fait l'objet d'un déni de reconnaissance à travers l'histoire littéraire (p. 1). L'essai de Papillon vient de la sorte enrichir le corpus critique consacré à ce sujet en se penchant sur trois œuvres contemporaines écrites par des femmes, soit *Folle* de Nelly Arcan (2004), *La vie*

sexuelle de Catherine M. de Catherine Millet (2001) et *Se perdre* d'Annie Ernaux (2001). Pour chacune d'elles, l'autrice présente une analyse des configurations du désir et de ses liens avec la construction identitaire des sujets féminins, l'expression d'une agentivité sexuelle, ainsi que les types de rapports représentés entre les partenaires (p. 6).

Le cadre théorique déployé emprunte tant à la psychanalyse traditionnelle et à ses relectures féministes qu'aux approches centrées sur le genre. Ainsi se côtoient, dans cette étude richement documentée, les propositions théoriques de Freud, Lacan, Girard, Bataille, Deleuze et Guatarri, Benjamin, Cixous, Irigaray, Despentes et Haraway, pour ne nommer que ces spécialistes. La convocation de ces perspectives multiples sur le désir relève du fait qu'aucune d'entre elles « n'a suffi à expliquer et à comprendre le désir tel que les narratrices-personnages d'un tel corpus le configurent » (p. 177-178). Résolument féministe, l'approche adoptée par l'autrice l'amène par ailleurs à tordre et à « fragmenter » (p. 182) les différentes propositions théoriques de certains auteurs soit ayant passé sous silence le désir féminin, soit l'ayant défini en réponse à un impératif masculin. Aussi est-ce dans l'« *agencement* des théories » (p. 178) que Papillon parvient à circonscrire les contours de l'expression du désir au féminin tel que l'ont tracé les trois écrivaines et à mettre en lumière la « grammaire du désir » propre à chacune.

Le premier chapitre, consacré à *Folle* de Nelly Arcan, analyse, dans un premier temps, les figures rhétoriques qui placent les personnages féminin et masculin dans des postures hiérarchiques et accentuent la situation de la narratrice en tant que sujet masochiste, soit l'hyperbole et les métaphores de la colonisation et de la prostitution. L'autrice invite toutefois à jeter un regard nouveau sur la représentation de la soumission et du masochisme, y voyant là une forme de manipulation pleinement investie par la narratrice, qui s'en sert comme d'un « moyen privilégié pour obtenir la reconnaissance d'un sujet fort » (p. 45) – l'amant qui l'a quittée, et à qui elle adresse sa missive. La définition de la narratrice comme sujet masochiste devient, dans un second temps, prétexte à une réflexion autour de la notion d'agentivité, qui se déploie sous deux formes distinctes dans *Folle* : d'abord sous une forme négative, puis sous une forme positive. Ces deux formes d'agentivité, liées dans une tension constante, relèvent de la posture double de Nelly, la narratrice, à la fois « victime sacrifiée à la domination de l'amant et sujet fort, résilient et vengeur » (p. 30). L'agentivité négative s'exprime « à travers la soumission de Nelly devant l'amant » (p. 50), qui lui permet d'obtenir un certain pouvoir par l'entremise de la reconnaissance provenant de la part de celui qui apparaît en posture de domination, et par ce que Papillon nomme le « terrorisme de la souffrance » (p. 53), qui vise à confronter l'amant à la douleur dont il est la cause par le spectacle des larmes et des cris (p. 53). L'expression d'une agentivité positive, quant à elle, est rendue possible chez Nelly par la mise en récit de sa souffrance mais aussi, surtout, de sa survivance, marquée par un contrôle absolu, par la narratrice même, de la représentation (p. 46). C'est dans l'acte d'écriture de Nelly que le

pouvoir de l'amant trouve sa limite, lui qui n'a « de voix qu'empruntée » (p. 54) dans ce récit entièrement gouverné par la parole de la narratrice.

À la posture masochiste de la narratrice de *Folle* succède, au deuxième chapitre, l'analyse de la « posture permissive » de Catherine M. dans *La vie sexuelle de Catherine M*. Cette posture, selon Papillon, « peut devenir une stratégie où la femme exerce un certain contrôle sur sa sexualité en décidant des circonstances où elle " se donne " et des partenaires avec qui elle partage cette expérience » (p. 84), traduisant ainsi une forme d'agentivité sexuelle. Cette dernière se trouve par ailleurs appuyée par deux figures rhétoriques précises employées par la narratrice, soit la synecdoque, qui connote une « fragmentation positive du corps » (p. 93) permettant à Catherine M. d'offrir son corps à ses amants, tout en conservant son esprit libre (p. 95). Ce détachement est également visible à travers la dé-nomination des hommes qu'elle rencontre, simplement désignés par des descriptions physiques ou par leur métier (p. 96). La confusion dans laquelle se trouvent ainsi entremêlés les amants de la narratrice la situe, en comparaison de ces derniers, comme seul sujet stable du récit, à même d'exprimer son agentivité sexuelle. Dépourvus d'attachement et de sentiment, les rapports sexuels représentent « un outil de connaissance de soi » (p. 115), en même temps qu'ils donnent l'occasion à la narratrice de se positionner en situation de contrôle en s'adonnant à des pratiques lui permettant de maîtriser le plaisir des hommes, « c'est-à-dire en étant maîtresse de leur accorder ou de leur refuser l'accès à son corps afin qu'ils en jouissent » (p. 125). Au final, la soumission apparente de Catherine M. à ses partenaires est si exacerbée, souligne Papillon, qu'elle ne peut provenir que d'un acte réfléchi et désiré. Cette agentivité sur le plan sexuel se trouve par ailleurs redoublée par l'agentivité discursive de la narratrice, dont la démarche d'écriture « la place dans une position dominante par rapport à ses partenaires qu'elle transforme en personnages » (p. 124).

Le troisième et dernier chapitre de l'ouvrage de Papillon met en évidence la posture de l'attente qui caractérise la narratrice de *Se perdre* d'Annie Ernaux. Si, comme l'indique l'autrice de l'essai, le désir de la protagoniste est vécu « comme une perte d'agentivité et d'autonomie, qui incite à une soumission volontaire devant l'aimé » (p. 165), il reste que ce renoncement se trouve valorisé dans l'économie du récit que déploie Ernaux (p. 166). En outre, puisque la passion « commande de nouvelles valeurs, un nouveau langage, transforme le corps et la vie » (p. 157), elle nécessite une redéfinition de la subjectivité désirante, qui doit être analysée à l'aune du système de valeurs mis en place par le récit. De même, le désir se trouvant « au centre de la construction identitaire de la narratrice » (p. 137), il devient un outil par lequel cette dernière accède à une plus grande connaissance d'elle-même. Dans ce rapport particulier au désir, vécu sous sa forme extrême (p. 148), l'amant apparaît comme l'instrument permettant une expérience radicale de la désirance. L'agentivité se déploie par ailleurs une fois de plus sur le plan discursif, tandis qu'à l'instar de

Nelly, dans *Folle*, « [l]e sujet souffrant de la passion devient le sujet survivant de la narration » (p. 167).

L'analyse nuancée et attentive que livre Papillon avec cet ouvrage sur la représentation des désirs au féminin invite à repenser les enjeux qui sous-tendent certaines postures en apparence dénuées d'agentivité, dont la soumission, le masochisme, la permissivité et l'attente. En dévoilant les rapports de pouvoir à l'œuvre dans les récits étudiés, Papillon rappelle la nécessité d'analyser ces postures au regard des multiples contraintes qui pèsent sur les personnages féminins, car ces positions, lesquelles sont au moins en partie assignées, voire imposées aux narratrices par l'intermédiaire des structures patriarcales qui ordonnent le contexte des récits, n'empêchent pas l'expression d'une forme de pouvoir. Comme le souligne l'autrice avec justesse, ce cadre « ouvre également des espaces de résistance possible » (p. 177), qui s'opèrent notamment par l'entremise de l'écriture.

CATHERINE DUSSAULT FRENETTE
Université de Sherbrooke

⇒ Camille Paglia

Femmes libres, hommes libres. Sexe, genre, féminisme
Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, 421 p.

Dans son ouvrage intitulé *Femmes libres, hommes libres*, Camille Paglia recense plusieurs de ses prises de parole de 1990 à 2018 : articles, critiques, extraits de conférences ou d'entrevues, etc. Férocement attachée à la liberté de pensée et d'expression, Paglia annonce en introduction que l'ouvrage reconduit plusieurs propos subversifs maintes fois critiqués. Abordant rapidement son histoire personnelle relativement à l'identité de genre, elle introduit également les interactions entre recherches universitaires et culture populaire, qui sont aux fondements de sa pensée.

Le premier chapitre – l'un des plus substantiels – est tiré de son premier ouvrage : *Sexual Personae* (1990). Paglia jette ainsi les bases quant à ses positions sur l'interaction entre sexe et genre, entre nature et culture. Pour la chercheuse, les femmes, comme la lune ou les saisons, sont éminemment cycliques : en réponse à cette supposée supériorité biologique féminine, les hommes auraient inventé la culture pour masquer leur impuissance. Par ailleurs, l'humain ne serait pas un être empli de bonnes intentions que la société pervertit, comme l'a avancé Rousseau. Se rapprochant davantage de Sade, l'autrice avance que les comportements agressifs seraient innés et que la société est plutôt le garde-fou contre les dérives. Cette idée est approfondie plus loin dans un chapitre consacré à la culture du viol (chapitre 5), où Paglia se penche sur la dynamique entre violences sexuelles et société.